

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'EDITION DE L'ABELLE DU 1er Septembre

Nous publions, comme nous en avons l'habitude, le premier septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'ABELLE, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatrième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle pulvérisera dans ses pages, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la dernière heure pour nous livrer leurs commandes.

La Mort de Lord Spencer.

La mort récente de lord Spencer fait disparaître une de ces personnalités politiques comme nous les aimons, peut-être, l'Angleterre en perdrait un de ses plus grands citoyens. Il n'était pas un grand orateur, ni un grand écrivain, ni un grand homme d'Etat de premier ordre. Il ne pouvait passer ni pour un grand administrateur, ni pour un parlementaire habile, car il n'avait séjourné que quelques mois à la Chambre des Communes. Mais il avait des qualités qui lui valaient la sympathie de ses compatriotes et la sympathie de tous, même de ses adversaires. Possesseur d'un beau titre et d'une fortune suffisante, lord Spencer avait une droiture, une loyauté, une noblesse de sentiments qui le plaçaient à une hauteur et à une bravoure extrêmes, et à une fidélité inébranlable aux principes politiques qu'il avait adoptés.

Il était, pour ne parler que de sa mort, de la race de cet homme d'Etat anglais dont lord Hartington (le feu duc de Devonshire) était un autre exemple. C'est à dire qu'il était de ces hommes qui, n'ayant aucun intérêt personnel à servir, que ne

peut tenter ou flatter aucune dignité, aucun titre officiel, aucune fonction, ni élevée soit-elle, ne désirent rien pour eux-mêmes et, n'ayant d'autre objet que de servir leur pays, inspirent à tous une confiance sans bornes.

Il suffisait d'une appréciation de lord Spencer, comme de lord Hartington, pour mettre fin à un débat, à une contestation; tout le monde, amis et adversaires, s'inclinait devant leur parole. Les Irlandais eux-mêmes (il fut vice-roi d'Irlande à l'époque troublée de l'assassinat de lord Frederick Cavendish et de Charles Burke) respectaient et admiraient secrètement "le comte rouge" qui, en pleine période d'attentats et de crimes agraires parcourait à cheval, avec le plus beau sang froid et le plus intrépide courage, les rues de Dublin. Sa fermeté, sa patience, son grand caractère, eurent raison des éléments de désordre à un moment où l'anarchie en Irlande régnait d'un bout à l'autre de l'administration et même dans la "Constabulary". Là où un politicien retors eût échoué, lord Spencer réussit par son prestige personnel et son autorité morale.

Et, à une époque où l'Angleterre est sur le point de remanier sa Constitution et de détruire ou d'amoindrir l'ordre auquel appartenait lord Spencer et le feu duc de Devonshire, la mort de ce "comte rouge" semble venir comme un avertissement, pour rappeler aux Anglais quels services peuvent rendre au pays des hommes de la trempe de ces deux pairs d'Angleterre. C'est une force pour un peuple que de posséder des hommes qui, dotés de tous les avantages que peuvent donner la naissance et la fortune, et ne peuvent être tentés ni par l'ambition personnelle, puisque rien ne peut ajouter à ce qu'ils ont déjà, ni par des titres et des honneurs puisqu'ils les ont tous, se consacrent au bien et au service du pays dans un dévouement absolu et pour la satisfaction seule d'être utiles à leurs concitoyens et à leur patrie.

Le "Daily Mail", l'opinion la plus écoutée et la plus sage, et les simples paroles vont tous les discours des hommes politiques de profession, parce qu'on voit qu'ils n'obéissent à aucun esprit d'ambition ou d'avancement, que leur caractère inspire le respect et la foi, et que, ainsi que le dit de lord Spencer lord Rosebery, ils sont, comme Bayard, sans peur et sans reproche.

Certes la maintien d'une Chambre des Lords, étant donné les idées modernes, ne s'explique et ne se défend ni par la logique ni par le raisonnement. Mais le raisonnement et la logique ne font, pas plus qu'ils n'expliquent, les grands caractères et la confiance que ceux-ci inspirent.

Miss Florence Nightingale

Miss Florence Nightingale dont nous avons annoncé l'entrée pour la mort à Londres, dans sa résidence de Park Lane, a succombé à un accès de cœur. Elle était âgée de quatre-vingt-neuf ans. Miss Florence Nightingale avait son nom de baptême à la ville italienne où elle avait vu le jour, mais elle appartenait à la meilleure société anglaise. Jolie, riche et bien appareillée, il n'est pas étonnant qu'elle se soit mariée à un jeune homme, et elle n'avait, toute jeune, pris la vie au sérieux. Elle avait à l'Université les mêmes cours qu'avait suivis son père; elle apprit le latin et le grec, devint mathématicienne excellente, étudia la philosophie et les sciences, sans oublier le français, l'allemand et l'italien. A la campagne, elle était la voisine et l'amie de lord et de lady Herbert qui s'adonnaient activement à la philanthropie. En

visitant avec eux les hôpitaux et les institutions charitables, elle sentit naître sa vocation. Pour se mieux renseigner elle vécut en Angleterre parmi les diaconesses et en France parmi les sœurs de charité. Quand lord Herbert devint secrétaire d'Etat à la guerre, elle était en train de créer un sanatorium pour les femmes pauvres. Instruit des maux qu'entraînait en Crimée les blessés anglais, faute d'organisation et faute d'infirmières, le ministre pensa que personne, mieux que son amie, n'était capable de mettre de l'ordre dans les ambulances. Miss Nightingale accepta aussitôt; elle réunissait quelques fonds, recruta trente-sept sœurs volontaires et partit avec elles pour Scutari. Leur voyage à travers la France fut une longue ovation; à Marseille, les pêcheurs portaient leurs bagages au bateau; les hôteliers refusaient d'être payés. La traversée fut rude; miss Nightingale fut si gravement malade que ses amis crurent qu'elle n'arriverait pas. A Scutari, elle ne rencontra point le même enthousiasme qu'en France; les médecins militaires la traitèrent en intruse. Elle trouva les hôpitaux dans un état épouvantable, les malades entassés les uns sur les autres, les contagieux mêlés avec les blessés. En très peu de temps, elle mit tout en ordre; puis, quittant Scutari, elle parcourut tout le théâtre de la guerre, inspectant et réorganisant l'une après l'autre toutes les ambulances.

Atteinte de la fièvre, elle ne s'arrêta point que son œuvre ne fût achevée; rentrée en Angleterre, elle resta souffrante pendant de longues années. La reconnaissance de ses compatriotes se traduisit par une souscription qui produisit un million et qui servit à fonder le Nightingale Home, où l'on forme des infirmières. Miss Nightingale était la seule femme décorée de l'Ordre du Mérite. Lorsqu'en 1908 la cité de Londres lui accorda le droit de cité, elle refusa l'écrin d'or qui lui est coutume d'enfermer le diplôme. "Faites-le en bois, dit-elle, et donnez-moi cent livres pour mes œuvres."

Le Soir d'un Règne.

Paris, 19 août.

Ce fut une grande fête hier en Autriche et en Hongrie, en Bohême, en Dalmatie, en Croatie et en Bosnie-Herzégovine, la dernière parole ajoutée à l'écrin impérial. Dans tous ces Etats dissemblables de race, de langue, de mœurs, dans tous les pays où flotte l'étendard jaune et noir, où le grand aigle noir à deux têtes allonge ses serres, à l'appel des carillons et des musiques, les foules entonnèrent des Te Deum et jetèrent au ciel, avec toute l'ardeur d'un enthousiasme sincère, vibrant et attendri, des "hoch" en l'honneur de "Franz-Joseph". C'est, en effet, hier que l'auguste aïeul, droit dans son uniforme blanc comme à vingt ans, célébrait son quatre-vingtième anniversaire.

Quatre-vingt ans et soixante-deux ans de règne. On comptait que les peuples de l'Empire austro-hongrois témoignaient à celui, qui, sans une défaillance, a battu ce record mondial, une vénération profonde; on comptait que certaines de ces populations turbulentes qui rêvent d'émancipation et qui à ces ours des cinquante dernières années ont plus d'une fois au souverain donné sujet à de graves soucis, s'inclinaient quand même et d'instinct devant l'auguste sérénité de cette verte vieillonne, devant la majesté de cette énergie toujours vaillante et de sagesse doucereuse! On comptait enfin que les passions politiques, brusquement, se taisent. Le chroniqueur, moins désolé, hélas! ne perd, elle, jamais l'occasion de rappeler les tragédies intimes qui ont traver-

sé comme des rafales cette vie d'Empereur si mouvementée et si longue.

Il est heureusement pour François-Joseph à côté des joies acquises que lui apporte la présence constante autour de lui des petites Archiduchesses, ses nièces, d'autres souvenirs—des souvenirs heureux, ceux-là—très lointains aujourd'hui, mais dont il garde peut-être dans son cœur ulcéré le culte charmant.

Il peut en effet revivre, lorsqu'il se promène sous les fondations de son pittoresque parc d'Ischl, où il villégiature actuellement, l'époque où, tout jeune monarque encore, il n'avait que vingt-trois ans, et se fiançait à celle qui, avant qu'elle ne devint l'impératrice Élisabeth, répondait si joyeusement au surnom de "petite rose de Bavière", que le peuple dans son admiration affectueuse, lui avait donné. C'est une délicieuse histoire, une façon d'idylle romantique que celle de ses fiançailles, que M. Henri de Weindel dans son livre sur l'Empereur, nous a conté.

François-Joseph, docile aux volontés de sa mère, l'Archiduchesse Sophie, avait d'avance consenti à épouser la Princesse Sophie de Bavière, fille du Duc Maximilien, son oncle. Désireux toutefois de la connaître, il s'était, sous prétexte d'une chasse, rendu au château de Possenhofen, où sa future famille se trouvait réunie. Il vit sa cousine; elle était fort belle; le "coup de foudre" pourtant ne se produisit pas. Le jeune Empereur, n'osant renoncer à l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de sa mère, cherchait à se faire une raison afin de présenter sa demande au Duc Maximilien, lorsqu'un ours d'une promenade solitaire dans une allée du parc, il faillit être renversé par un espagnol, qui s'était jeté dans ses jambes, cependant qu'une jeune fille d'une quinzaine d'années, sortant précipitamment d'un taillis, rappelait vainement le chien.

L'enfant, simple et fine dans sa robe blanche, avec d'admirables cheveux ondulés épanchés sur ses épaules, des yeux rieurs, une physiologie intelligente et éveillée, était délicieusement jolie.

Un peu interdite, toute rougissante: — Excusez-moi, monsieur, dit-elle; il est fort mal élevé. — Je remercie Dick au contraire, mademoiselle, répondit le jeune Prince, charmé, puisque, grâce à lui, je rencontre une petite fée.

— Merci de compliment, mon cousin.

— Votre cousin? Vous se- riez... — Elisabeth-Amélie-Eugénie, Duchesse en Bavière, pour vous servir, sire, dit en esquissant une révérence la jeune fille malicieuse.

— Mais pourquoi ne vous ai-je pas encore vue? — Parce que, hélas! je suis encore trop petite, parait-il, pour assister aux réceptions, et c'est même pourquoi vous ne me verrez pas à table ce soir.

L'Empereur, troublé, réfléchit un instant. — Ecoutez, ma cousine, reprit-il après un silence, mettez votre plus belle robe et descendez à l'heure du dîner.

— C'est que... l'on me grondera... — Je m'en charge.

— L'Empereur l'ordonne? — Il vous en supplie.

— C'est bien... j'obéirai.

On juge de l'émotion de la stupéfaction de la famille réunie sur la terrasse lorsque, au moment de se mettre à table, elle vit apparaître la petite Princesse, telle

qu'elle était, fort émue de son audace.

Le Duc Maximilien allait se fâcher et renvoyer l'intruse, mais François-Joseph intervint: il faut la laisser s'asseoir auprès de sa sœur aînée. L'Empereur partit le lendemain sans avoir demandé la main de la Princesse Sophie... Mais trois mois plus tard—un 18 août précisément—dans cette même petite église d'Ischl, où hier l'auguste octogénaire s'agenouilla, entouré des siens, pour recevoir la bénédiction du prêtre, le jeune Empereur, tenant la Princesse Elisabeth par la main, s'avance, au milieu d'une brillante assemblée, jusqu'au maître autel et, s'étant incliné devant l'officiant: — Mon père, lui dit-il, voici ma fiancée, bénissez-nous...

Les années qui suivirent cette poétique union furent comme un leitmotiv, ensemencées de drames, de guerres et souvent attristées de cruelles reverses; des influences néfastes les avaient, il faut l'avouer, préparées, de même qu'elles avaient, après la révolution hongroise de 1849—étoignée grâce à l'intervention des armées russes—conseillé la terrible répression dont les vieux Hongrois ont conservé une vision douloureuse.

Dès 1849, à la faveur de cette révolution, le mouvement séparatiste s'était indiqué dans les provinces italiennes rattachées à l'Autriche; la campagne de 1859 devait secouer définitivement la domination autrichienne; Magenta et Solferino arrachèrent à l'Empire la Lombardie et amenèrent François-Joseph, par la répression qu'elle assuraient en Autriche, à octroyer à son peuple une nouvelle Constitution, qui fut proclamée en 1861. Six ans plus tard, le désastre de Sadova, qui enlevait à tout jamais à l'Empereur l'espoir d'ajouter à sa couronne celle de l'Empire allemand, le décida à se faire couronner Roi de Hongrie et à signer le fameux compromis réglant les droits et les relations des deux pays.

Aux ambitions déçues, aux rêves écorchés, s'ajouta à partir de ce moment une sinistre succession de drames intimes que nous n'avons point à rappeler ici. A ces terribles coups de destin, François-Joseph opposa une impavide vaillance; il devait passer dans sa foi chrétienne, dans la conception si haute et si noble de ses devoirs de souverain, le courage de les surmonter. On a raconté qu'il avait créé entre l'impératrice Elisabeth et lui de graves dissentiments.

L'impératrice, en effet, frappée au cœur, promenant son ingrat rictus mélancolique à travers l'Europe... Dans l'émoi d'un tel vivant chapitre que Xavier Paoli, dans ses mémoires, a consacré à l'impératrice Elisabeth, le "gardien des Rois" raconte les scènes charmantes dont il fut témoin entre les souverains.

Mais, je le répète, à quel bon, en ce jour d'allégresse, soulever le voile d'un douleur passé? Si l'Empereur a connu—plus que quiconque—des heures tragiques, du moins au soir de sa vie, à l'heure de la satisfaction de constater le succès de l'œuvre politique à laquelle il a consacré ses constantes efforts. N'est-ce point, en effet, un appréciable résultat que d'avoir conjuré les dangers qu'offrait sans cesse la monarchie dualiste, d'avoir conservé sous son sceptre tant de peuples qui ne cherchaient qu'à s'y soustraire, d'avoir, malgré ses défaites militaires, maintenu à son Empire son rang et son prestige, d'avoir réalisé ce double paradoxe; de faire

des alliés de ses plus redoutables ennemis, l'Allemagne et l'Italie? et d'annexer pacifiquement des territoires dont la conquête par la force des armes eût coûté d'énormes sacrifices d'hommes et d'argent? C'est que François-Joseph a toujours eu le sens de l'opportunité en matière diplomatique et le génie des combinaisons internationales.

Le tribut unanime d'affection et de respect que son peuple lui adresse à l'occasion de son anniversaire est donc largement mérité à tous les points de vue...

Mais je m'imagine que l'hommage qui lui aura été le plus sensible hier est le modeste bouquet de fleurs des Alpes que ses neuf petits-enfants lui ont offert à l'issue de la fête familiale qui les avait réunis autour du grand aïeul...

OUVERTURE DE L'EXPOSITION.

Cincinnati, O., 29 août.—L'Exposition de la Vallée de l'Ohio, qui doit commémorer le centenaire de la navigation de la rivière Ohio, a été ouverte aujourd'hui dans des conditions favorables. On y fera voir les richesses industrielles de la Vallée de l'Ohio, et celles du Sud, du Centre et de l'Ouest.

Le président Taft a pressé un bouton dans sa résidence d'été à Beverly, Mass., qui a mis en mouvement les machines de l'exposition. De brefs discours ont été prononcés par le gouverneur Judson Harmon de l'Ohio et le gouverneur Augustus E. Wilson, du Kentucky.

Une parade industrielle montre à eu lieu dans l'après-midi, et le clou de la soirée a été la première représentation de l'opéra "Paolella". L'exposition continuera jusqu'au 24 sept.

Les élections au Portugal.

Lisbonne, 29 août.—Les élections générales qui ont eu lieu hier ont été marquées par le calme le plus complet dans tout le pays. A Lisbonne et à Oporto, les républicains l'ont emporté à une forte majorité. Dans le reste du pays les candidats monarchistes ont été partout victorieux, ce qui leur assure une majorité considérable à la nouvelle Chambre.

Le choléra en Italie.

Bari, Italie 29 août.—Les autorités sanitaires rapportent que dix-huit nouveaux cas de choléra et quatre décès ont été constatés à Bari dans les dernières 24 heures.

Un article du "Temps".

Paris, 29 août.—Le "Temps" discute éditorialement les résultats du Congrès Pan Américain à Buenos Ayres, exprime l'opinion que la diplomatie américaine a subi un échec et que les Etats Unis n'ont pas réussi à dissiper la méfiance des républiques Hispano-Américaines, qui, dit le grand journal parisien, considèrent la doctrine de Monroe comme une épée à deux tranchants.

TESTAMENT.

Le testament de W. L. Shepard a été homologué hier à la Cour civile de district. Par ce document daté du 10 avril 1906, le testateur lègue à sa femme et à ses enfants tous les biens qu'il possédait au moment de sa mort et nomme Mme Shepard exécutrice testamentaire.

THEATRES. TULANE.

Les débuts du grand acteur canadien, Paul Cazeneuve, au théâtre Tulane, sont attendus avec impatience par le public franco-américain de notre ville. M. Cazeneuve jouera "Don César de Bazan" en anglais, mais si la requête en est adressée à la direction il se pourrait qu'il donnât une ou deux représentations en français.

C'est au dimanche soir, 4 septembre, qu'est fixé le lever de rideau pour l'ouverture de la saison 1910-11, et il est inutile de dire qu'à cette occasion l'élégante salle de Tulane prise d'assaut par la foule. Les habitués auront en conséquence la précaution de retenir leurs places à l'avance, ce qu'ils pourront faire dès jeudi matin au contrôle du Tulane.

CRESCENT.

C'est la très jolie comédie "McFadden's Flats", bien connue mais toujours applaudie de notre public qui sera mise à l'affiche pour l'ouverture de la saison au Crescent. Cette comédie est une des plus spirituelles du répertoire et jouée comme elle le sera par une troupe de premier ordre elle ne peut manquer d'attirer la foule au populaire théâtre de la rue Baronne. La vente des places réservées commencera jeudi matin à 9 heures.

Occasion exceptionnelle.

On demande des personnes (Messieurs ou Dames) parlant français et anglais, d'excellente tenue, et de bonne éducation pour solliciter des abonnements, tant à la Nouvelle-Orléans qu'en Louisiane et dans les Etats du Sud, pour une nouvelle revue franco-américaine de luxe éditée à Paris. Ne se présenter que munis des meilleures références. ROOM 8226 Audubon Building Nouvelle-Orléans.

L'ABELLE NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: 512 - Un an 100.00 - 6 mois 50.00 - 3 mois 25.00

EDITION HEBDOMADAIRE Pour les Etats-Unis, port compris: 512.15 - Un an 100.00 - 6 mois 50.00 - 3 mois 25.00

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition hebdomadaire, non abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y avoir droit doivent s'adresser aux marchands.

Non abonnés peuvent faire leurs commandes par MANDATS-POSTAUX ou par RAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 1 Commencé le 20 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

JULES MARY

PREMIERE PARTIE

DEUX FRERES ENNEMIS.

I

L'AMOUR, SUR LA FRONTIERE

L'ancien domaine se composait des forges et mines de Haute-Goulaine dépendant de

village de Villaville et de deux cents hectares de terres de culture et de bois traversés par la Moselle, dépendant de Thiaucourt, à la limite extrême de l'arrondissement de Nancy.

En 1871, après la guerre néfaste, à la signature du traité de Francfort, le domaine se trouva coupé en deux, et quand fut délimitée la nouvelle frontière, les mines demeurèrent en territoire d'Allemagne, alors que les terres et les bois continuèrent d'appartenir à la France.

Les mines et forges, sur les cartes comme dans les actes officiels, s'appelaient toujours de Haute-Goulaine, tandis que le domaine agricole prenait le nom de la Faloise, une des principales fermes, située à peu près au centre de la propriété.

Beaucoup d'héritages, et de plus mines, furent ainsi divisés, à cette époque, par le caprice du vainqueur.

On vit des terres, dont les sillons, creusés chez nous, allaient s'étendre dans le pays allemand; des mines, larges comme le bras, couper impérieusement de grandes manœuvres; des moines dont les robes tournaient en France avec leur vieille chevronne, criaient et menaçaient, pendant que la prise des eaux qui les alimentaient, remontaient dans un morceau de la Lorraine arrachée.

Ce beau domaine appartenait à la famille Sauvageot.

En 1872, lorsqu'il fallut opter pour l'une ou l'autre des deux nationalités, de douloureuses discussions s'élevèrent entre les deux fils du père Sauvageot, Joseph et Olément.

Une admirable pensée nationale dirigeait vers la mère patrie tous ceux qui répugnaient au joug allemand.

Toutefois, certains esprits rétrogrades et inquiètes pensaient à l'avenir et ne voyaient pas sans effroi la désertion en masse qui créerait une solitude où les émigrants allemands se consacreraient en liberté, en répandant ainsi, presque sans contre-poids, autour d'eux, les idées, les ambitions, l'influence de l'étranger, à la place des souvenirs du peuple vaincu.

Beaucoup, confiants dans la force de la race, passèrent outre à ces oraisons.

D'autres restèrent, pour entretenir, dans l'orbe de leur vie, l'attachement et les traditions françaises.

Tous, cependant, ainsi la preuve de leur amour pour leur pays d'origine. Le père et les deux frères Sauvageot avaient porté les armes en 1870. Leurs hésitations furent cruelles. Un désir violent les rejetait vers l'ancienne patrie. Mais des intérêts de premier ordre les retenaient à Villaville. Il fallait la volonté paternelle pour guider, vers la décision,

l'âme émue des jeunes gens. Voici ce que dit alors le père Sauvageot: — J'ai le bonheur d'avoir deux fils. J'en donne un à la France. Je lui réserve l'autre, quand même, en le gardant près de moi... Vous êtes libres. Ce ne peut être une question d'argent qui vous arrête dans votre choix... Je saurai rendre égales les parts de ma fortune.

Le mois d'octobre tirait à sa fin.

Et la fin d'octobre amena les derniers jours et les dernières heures, après quoi l'option n'était plus possible.

Le moment arrivait, de la séparation. Les frères hésitaient toujours.

Ils s'en remirent au hasard du soin de choisir pour eux, entre eux... Olément tira de sa poche une pièce d'or: — Pile ou face, dit-il, la voilà tremblante.

— Pile, je reste... Face, je pars... dit Joseph, non moins troublé.

Alléluia! en France, le sort allait décider un maître et souverain juge. Et de cette pièce d'or luisante entre les doigts de Olément, tout à l'heure, lorsqu'elle s'abattait, allait naître le germe d'un des martyrs les plus étonnants que nous ayons eu à raconter. La pièce fut lancée en l'air où elle fila en tournoyant. Pile, elle

retomba, avec un joli tintement, sur les dalles d'ardoises qui pavait la cour de Haute-Goulaine. Ensuite, elle roula, s'en faisant plus, comme si elle avait voulu redoubler, pousser à bout, l'angoisse des deux frères, craintifs et muets...

Roule... roule... petite pièce d'or qui emportes dans ta course le Destin aveugle...

Roule... roule, et disparaît, splendeur de l'arrêtée puisque c'est toi qui, pareille au mauvais génie, dois faire couler des larmes et répandre le sang...

Roule, roule, et refuse de répondre... Elle finit par s'abattre... Ils se penchèrent... Ils virent l'aigle impérial...

Joseph pâlit... Il venait d'opter pour l'Allemagne.

Il restait à la Haute-Goulaine, auprès de son père. Il dirigerait les mines pendant que Olément émigrerait en France et prendrait possession de la Faloise.

Il fut convenu qu'il y construirait une maison d'habitation en haut d'un coteau, d'où la vue s'étendait sur les vastes plaines baignées par la Moselle. Ainsi, les frères pourraient se guetter avec une longue vue installée sur une terrasse. Olément pourrait vivre un peu de la vie de l'autre, sous les yeux soupçonneux et les loix rigoureuses de l'Allemand. Ils s'embrassèrent même des si- gnaux

et leur semblait donc que la séparation n'était pas complète. Ce fut, en effet, ce qu'il advint.

Olément Sauvageot passa les trois premières années chez un de ses fermiers, où il s'était fait arranger un logement provisoire.

L'habitation, dont il s'élevait lentement les plans, s'élevait lentement sur la colline de la Faloise, son regard — pour ainsi parler — tourné vers Haute-Goulaine. Car c'était bien, en effet, vers l'Est que s'orientaient les fenêtres de sa façade.

La base, au loin, les mines envoyaient les longs serpents de leur fumée noire, dont les volutes épaisses s'en allaient s'émoussant, s'éparpillant, se dissolvant dans le pur air du ciel...

Les relations sur la frontière furent d'elles en ces années qui suivirent la conquête.

On n'entraît en Allemagne qu'avec des passeports. Les émigrés en Lorraine française étaient surveillés étroitement.

D'autre part, les annexés éprouvaient les mêmes obstacles. Une tyrannie polono-allemande pesait sur eux lorsqu'ils venaient visiter en France, près de la frontière, les membres de la famille qui, par amour du sol natal, n'avaient pas eu la force de s'en éloigner, désirant vivre et mourir dans l'horizon du ciel lointain. A quelques centaines de mètres l'un de l'autre, Olément et Joseph

étaient étrangers. La Faloise et Haute-Goulaine se dressaient face à face et pourtant ne trouvaient ni joie, ni paix, qu'elles n'eussent pas été davantage éloignées par un millier de lieues.

Entre Olément et Joseph, une différence profonde de caractère. Olément était doux et effacé, avec une pointe de mélancolie et de réverie, tandis que Joseph, plus actif, plus robuste, plus emporté, avait senti s'accroître encore certains de ses défauts au contact des ouvriers, venus de partout, auxquels il avait bien fallu recourir pour l'usine, lorsque le pays s'était dépeuplé. Cette population cosmopolite d'aventuriers, les uns Allemands d'origine, les autres Italiens ou même Polonois, exigeait une direction sévère, parfois brutale, Joseph s'accoutuma à une autorité despotique, ombreuse, reportant autour de lui, dans la vie privée, la manière forte et la violence, dont il usait envers ses subalternes.

Le frère, à la Faloise, dans ses travaux agricoles ou forestiers—du reste très épris de la nature—resta le doux Olément que chacun aimait.

L'autre, à Haute-Goulaine, restait vite, pour ne plus le perdre, le surnom expressif qui lui fut donné: Sauvageot le Dar... Quand même, Olément le Doux et Sauvageot le Dar s'ai-